

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 34

Artikel: Lou tiradzou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218159>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

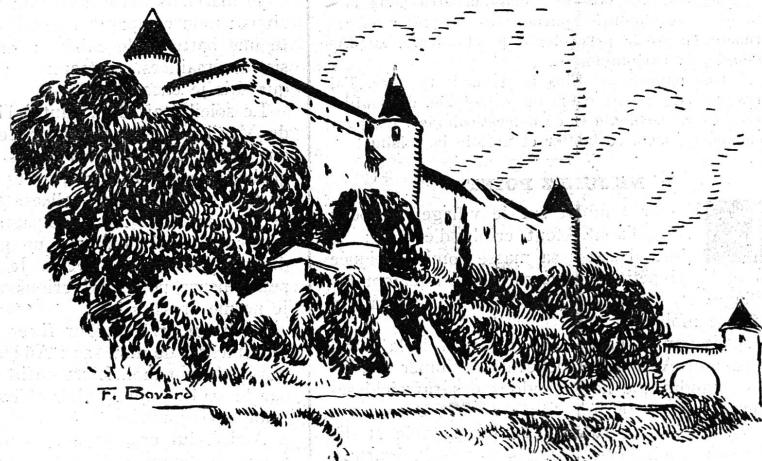
CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



LES CHATEAUX ROMANDS



LE CHATEAU DE GRANDSON

ON fait remonter au XI^e siècle la construction du château de Grandson qu'on attribue au Comte Lambert Ier. Ce château a subi des restaurations à diverses époques, entre autres au XV^e siècle, par Louis de Châlons-Orange. Il servit de résidence aux seigneurs du lieu, plus tard, aux baillis de Berne et Fribourg qui gouvernaient alternativement le bailliage. C'est aujourd'hui, une propriété particulière. Il fut le berceau d'une maison illustre, la maison de Grandson qui remonte au X^e siècle ; ses terres s'étendaient au loin, bien au-delà du territoire actuel du Canton de Vaud ; cette famille donna des évêques à Lausanne, Genève et Bâle.

Nous voyons qu'après avoir brillé d'un vif éclat, pendant quatre siècles, elle s'éteignit dans la déchéance. Othon de Grandson, accusé de complicité dans le meurtre d'Amédée de Savoie, périt dans un combat judiciaire ; ses terres furent confisquées.

Durant les luttes entre les Châlons-Orange, dans le XV^e siècle, pour s'emparer du château que les membres de la famille se disputaient, le feu fut mis à des galeries de bois placées à l'entrée du château, la ville de Grandson fut détruite. Hugues de Châlons-Orange la releva promptement.

Les guerres de Bourgogne illustrèrent le nom de Grandson. En 1475, les Suisses attaquèrent le château qui capitula, faute de vivres. L'année suivante, Charles le Téméraire pour venger les ravages faits sur ses terres, par les Suisses, assiégea à son tour, le château de Grandson. La garnison ayant perdu tout espoir d'être secourue se rendit, dit l'Histoire, fut vendue par un traître, dit-on d'autre part et le Duc ordonna que les défenseurs fussent noyés ou pendus. Les Suisses accoururent, ils dispersèrent l'armée du duc qui dut fuir et abandonner son camp. Les Suisses firent subir aux Bourguignons réfugiés dans le château de Grandson le même sort que la garnison suisse avait subi quelques jours auparavant.

Le château de Grandson ne manque pas non plus de légendes merveilleuses.

La tradition veut que le fameux diamant du Duc de Bourgogne, trouvé dans son camp, lorsqu'elles firent le pillage, appartenait

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LOU TIRADZOU

Les tambours et les musiques
Ont dzui dé grand matin
La diane ou bin bi cantique
Por fairè sailli les dzéins.

Et ci brave Daniet
A chauta à la fenêtre
Avoué sa fenne in pantet
Por voiti can que l'iret.
Qu'est-ce que can por un tapadzou ?
Qu'est-ce que can por on chahut ?
L'est pardine lou tiradzou,

La fita dai bons lulus !
Allein léva té Suzette
Budze, mé faut à l'appet
Baille mé vite ma veste
Mes cholas, mon bi gilet,
Mon cordon et sarai prêt !
Car mé faut à la parade
Avoué ci bi pétaïru
Retrova les camarades
Dzaquie, Rodo et Duruz.
Et coumein Guillaum Té
No vollien teri la pomme,
Ma atteichon aux dzapets !
Quand no ferein cauqués tomme !

Ami Louis ! No revaqué aô Tiradzou. Té bombardé coumeint les zans vont ridou, ye passent asse ridou qu'on éludzou. Mâ quand mimou l'est on pllies dé revaire dein stu mai d'Aoûta bouna fita d'au Tiradzou yo ti les Payernois tanton : « *Coumein Guillaum Té* No vollien teri la pomme, Ma atteichon aux dzapets ! Quand no ferein cauqués tomme !

Dein stu pourro mondou, l'ai ya dé totés sortes dé dzéins, dai z'anglais, dai z'américains et bin d'autres qu'ont pouaire d'au solet et vont sé catis à la montagne, dein les z'hôtels por itre ao frais. Et, quand sont reingoûma de vouaiti la Béqua d'au Don, vont se refère lai coûtes ai Bains ein bêveisent dé l'iga dé Romanet, d'Henniez et per déchu dai fines botollhes de Dzaley. Mâ adon ! qué farein cau monsu se deveisint sey i d'au fromeint d'au maiti de l'aveinna pa la Condamina pè sti tsau teims avoué cau baugres dé tavans de totés les sortes. Ye sarein binstout fotius !

N'est pas coumeint tsi no, per lou Petit Bâle, yo les lurons chautant d'au pieu quand lou pu à Philippou brâme kikeriki su la courtena ! Faut les voiti quand font les dix-haorés, coumeint sont crânois et après coumeint se dépatzon de ts'erdzi les puchineutes gerbes aveint lu tiradzou yo preindront trei dzors dé repou, bin mérata ao Stand.

A ci momeint sé refaront les coûtes ein bêveisent onna fina gotta dé la commouna, ein tzanteint et dezeint d'a idzaniés. Et por les farces adi dai tot fins.

Mé ressouvigno que d'au teims d'ai carabinnes à dozé balles à la livra, tsacon tireu avai

On peut s'abonner au **Conteur Vaudois** jusqu'au 31 décembre 1923 pour

2 fr. 50

en s'adressant à l'administration
9. Pré-du-Marché. à Lausanne.

M. D. P.

onna flasque por se pudra et onna catsetta por les capsules. L'ami Gueliautson, ao Carroz à Bossy l'appellavont Déloé, iré on tot malin po faire alla les dzeins. Se tegnai ao tiradzou dou flasques, iéna de bouna pudra, et l'outra pleina de granne dé raves. Adon quand on ami n'avai ran mé dé pudra por tserdzi, n'en démandavé à Déloé que l'ai baillivé la flasque à granne de raves. Vo vaidé la suité, lou tireu tzadzivé ein règle, bourré, ein ordre et zut ! ran dé coup ! et tot lou mondou recaffavé, vo pouidé lou craire.

Por onna fita, lou Tiradzou sara sti an onna tota bella, la vela sara enguilandye, les villhou coumeint les dzouenou vont passa dai balles zhaores au Stand por lou dernier yadzou, paut itrou ka les z'autoritas ne volliont pas mé iaissi teri contré Grandcor, du que avoué la novalle munechon les balles audrint canqué à Nautsaty et que cén porrai bailli totés sortes dé misères avoué les Britschons. L'est passa lou temps yo lou père Mottaz, cibare, n'avai ai cibés ran mé dé tacons por botzzi les pertes et que faisait-te ? Ye botzive cau pertes avoué dai deints de lion et de la salette. A sti momeint on ne cognaisait pas lou téléphone et cein martsivé quand mimou, et la terre a adi veri !

Lou stand iré dein lou temps ao Bornalet, l'a failli lavi, à cause dao tzemir dé fer, adon Stand à la promenade, plianta dai sycomores, tot iré bin ein ordre et por stau poésons dé fusils perfeccchonnes fudra rédéménadzi. L'est fouteint. Et yo allâ ? derrai les z'Invuardes que diont. Et por menâ tot ci commerce, la cantine, les dix z'haores, lei poulets, et redescendre «les malles» vont construire on funiculare coumin à Territet que me peinsou. Tot de mîmou, gueux de progrès, on iré tant bin ao Stand dé la promenade.

Clliau tonnerres d'inventeurs dé pétairus perfeccchonnes farein bin mi de se cätsi et de no lassi tranquillamenteint baire la fina gotta de la commouna dézo les bi'z'arbres qu'avion plianta avoué tant d'amora lou présideint Vis-à-bois et son premi commis Daléa.

Ora quié dités vos braves z'amis, no né volien ran dé clliau jeux sportiques, inveinta per les z'Anglais qué faut se tordre lou mor por lé dere, no volien dai fites yo on est nature de tsi nos, yo on deince les villhes valzes coumunt noutrés pares et yo on bai sta bouna rosée d'Israël de noutrés ancêtres, sein compta les verres é à rebaille m'en mé !

PETIT COURRIER DU « CONTEUR »

A Odette. — Vos cheveux tombent, chère enfant ? C'est, évidemment, fort ennuieux. Je ne vous conseille pas de pommade mais, mariez-vous. Il n'y a que cela pour se faire des cheveux !

Gastronome. — Je suis de votre avis. La choucroute est bien meilleure quand elle est réchauffée. Faites-la cuire la veille.

A Louis M. — Voilà deux fois que vous m'écrivez au « Compteur ! » Ne serait-ce pas vous qui êtes « gaz », cher Monsieur ?

Théâtreux. — Son âge ? La couleur de ses cheveux ? Ajoutez une trentaine au premier et quelques milliers aux seconds. Et vous pourrez toujours prendre la moyenne...

Autophobe. — Des journalistes, en auto, vous ont écrasé un canard. Et puis après ? Ceux qu'ils vous donnent, les comptez-vous pour rien ?

Voyageur. — Certes, le tour du lac, à ce prix, est bien cher. Il y a un moyen plus économique : le faire à la nage.

Sportif. — La quatrième étape du Tour cycliste de Suisse ? La Yungfrau-Cervin !

Un Américain. — Pourquoi le « Lausanne-Echallens » ne va pas aussi vite que le « Canadian Pacific Railway » ? Probablement parce qu'il n'en éprouve pas le besoin, my dear.

T. S. F. — Vous avez enregistré « S. O. S. » ? Cela ne doit pas venir de chez nous car, renseignements pris, tous les vapeurs de la C. G. N. étaient rentrés, vendredi soir.

Léa. — Vous l'aimez, vous le lui avez fait comprendre et il n'ose rien dire ? Avez-vous essayé en espérant ?

Indiscrète. — Trop aimable, mademoiselle, mais, depuis trente-cinq ans, ma mamâne ne me laisse plus sortir, seul, le soir.

Mère indécise. — Mais, aussi, à quoi bon le martyriser avec l'orthographe. Achetez-lui donc une machine à écrire.

Anonymous. — Mes réponses vous laissent froid ? Eh ! par ces grandes chaleurs, c'est encore vous qui me restez obligé. p. p. c. H. Ch.

Description d'une balle.

Une balle, mon cher, mais à tout prendre c'est « Aurait dit le héros au grand nez retroussé » Un avis de décès qui fait un bruit d'abeille, Un atome qui veut nous masquer le soleil, Un ronflement d'où sort un éternel sommeil. Un stylo voyageur dont la pointe de cuivre Pose le point final... sur l'i du verbe vivre.

Cours pratiques.

Une jeune fille qui a passé de très brillants examens, dit à sa mère :

— Maman, j'ai fait de grands progrès dans mes études — je voudrais pourtant les compléter en apprenant encore la psychologie, la philologie, la physiologie, la paléontologie...

— Une minute, ma fille, interrompit la mère. J'ai arrangé pour toi un cours de soupologie, de bouillologie, de rapiécologie et de domesticologie... Et, pour commencer, mets ce tablier et nettoie la cuisine !

NE JUREZ POINT.

 E soir tombait sur le village, un beau soir d'août, tout crible d'étoiles ; le Jura dressait sa masse sombre, piquée çà et là de petites lumières qui indiquaient les villages et, sur le lac, une brise légère ridait la surface mobile.

Assis sur un banc, dans le jardin de la Cure, le pasteur Ami Roche achevait de fumer son cigare, tandis que nous buvions des rafraîchissements.

C'était l'heure calme, l'heure agréable et divine où, après l'écrasante chaleur de la journée, on sent comme une détente dans tout son être. L'heure où l'on fait un retour en arrière, vers les souvenirs qui s'effacent et qu'on raconte d'autant plus volontiers qu'ils sont déjà lointains.

Le pasteur Ami Roche ne se fit pas longtemps prier. Il ôta son chapeau, lissa lentement sa belle barbe blanche et commença son récit.

« Cela se passait il y a une quarantaine d'années. Je venais d'être consacré au saint ministère et j'étais pasteur d'une petite paroisse du Pays d'Enhaut. Représentez-vous une vallée resserrée entre de hautes montagnes, un torrent qui gronde perpétuellement dans des gorges profondes et des chalets égrenés partout sur les pâturages. Au centre, l'église, avec son clocher bas et son grand toit de bardeaux, tout près la maison d'école, puis la cure que seuls les contrevents verts et blancs, distinguait des autres chalets.

Durant l'été, je prenais des pensionnaires. Jeunes gens de bonnes familles, généralement, désirant passer les vacances d'été à la montagne. Je faisais de mon mieux pour les distraire durant les jours de pluie, mais, quand il faisait beau nous cheminions continuellement par monts et vallées. Le lac Lioson et le pic Chaussey, la Gumfluh, la Dent de Corjeon et le Vanil Noir étaient nos courses préférées.

Cette année-là, mes pensionnaires étaient tous partis depuis le quinze août, à l'exception d'un jeune Neuchâtelois de dix-huit ans, fougueux, entreprenant et décidé qui aurait volontiers passé toutes ses vacances la canne en main et le sac au dos.

Il s'appelait André. Il était grand, mince, bien musclé et, dans ses yeux bleus brillait parfois la flamme de la témérité et de l'audace. Il avait une telle avance, dans les sentiers de montagne que, malgré mon entraînement, j'avais peine à le suivre.

Au commencement de septembre, je lui dis un soir :

— Tenez-vous prêt pour demain, avant l'aube ; nous allons faire probablement notre dernière course de l'été ; cette fois ce sera au Vanil Noir.

A cinq heures nous étions debout. Le temps

de déjeuner hâtivement, de boucler les sacs, de saisir nos cannes et nous voilà partis.

Un peu de brume flottait au-dessus de la vallée, cachant le grand village de Château-d'Oex, encore endormi. Dans les prés, chargés de rosée, nous cheminions sur des sentiers bordés de barrières rustiques. De temps à autre, une porte à claire-voie donnait accès à un chalet où l'on entendait le bruit que font les vaches qui s'implacent. Dès qu'on a passé le Mont, on gravit le col pour s'en aller ensuite vers Paray dont la pointe est invisible. En face, dans un ravin, le torrent de Flendruz roule ses eaux grises. Un quart d'heure de halte au dernier chalet, juste le temps de boire un grand bol de lait chaud, d'échanger quelques menus propos sur le temps avec les fruitiers, après quoi, nous nous remettons en route.

Je marchais devant, portant le sac aux provisions ; mon compagnon venait ensuite avec toute une batterie de cuisine : lampe à alcool, assiettes émaillées, couteaux, cuillers, fourchettes, que sais-je encore.

Le soleil était déjà haut à l'horizon et l'arête du Vanil Noir paraissait toute rose. A mesure que nous montions, les cimes neigeuses, émergèrent une à une, victorieuses de l'ombre encore tapie au fond des vallées. Je m'arrêtai souvent, donnant à mon compagnon de route une explication, lui nommant un glacier ou lui indiquant une cime nouvelle. Je savais qu'en une petite heure nous arriverions au sommet aussi je ne me pressais pas.

Je dus m'arrêter pour fixer une courroie qui se détachait de mon sac ; André en profita pour passer devant moi. Libre enfin de toute entrave, sur le sentier ouvert devant lui, il s'en allait à grandes enjambées.

André, lui criai-je, n'allez pas si fort, nous avons le temps !

Mais il ne m'écouta pas. Ayant aperçu le sommet, il s'élança, alerte, comme un jeune chamois gravissant une arête. J'eus beau appeler, faire des gestes, crier, il ne prit pas seulement la peine de se retourner.

Fatigué par la montée, énervé par le sengséne de mon pensionnaire, je m'élançai néanmoins à sa poursuite en me promettant de le réprimander vertement pour sa désobéissance.

Par moment, je n'apercevais plus que sa tête qui émergeait au-dessus des rochers. Et il allait, il allait avec cette ardeur qu'a la jeunesse de vouloir atteindre rapidement le but et cette satisfaction d'amour-propre de pouvoir dire : « J'arriverai le premier ! » Il touchait le sommet. Déjà il posait son sac et se disposait à s'asseoir quand, brusquement, il fit un faux pas et glissa sur la pierre, polie en cet endroit. J'entendis un cri et je vis deux mains agrippées à la roche. Pour le coup, je m'élançai. Mon sac ne pesait plus à mes épaules et, en quelques enjambées, j'atteignis le sommet. Je dégagéai André de sa position périlleuse et me mis à l'admonester avec une verve que je ne me connaissais pas, d'autant plus que son sac était tombé contre la paroi rocheuse. On le voyait, ce sac, cent mètres plus bas, accroché à la pente, dans un endroit inaccessible.

— Comment pouvez-vous, dis-je avec véhémence, vous conduire de la sorte ! Vous n'écoutez personne, vous agissez à votre guise, comme si vous étiez libre de vous-même. Vous faites fi de mes recommandations, vous riez de mes menaces et vous vous moquez de moi !

Je devais être rouge de colère. Il m'écouta d'un air indifférent, ce qui eut le don de m'exaspérer.

Je fis un pas en avant ; mon pied heurta le sac aux provisions que je venais de déposer — le sac aux provisions qui, à son tour, roula dans l'abîme.

A ce moment, un énorme juron sortit de ma bouche. Et je crois qu'il aurait été suivi par d'autres si les éclats de rire de mon compagnon de course ne m'avaient rappelé à la raison.

Je ris à mon tour, mais mon rire sonnait faux. Il fallut redescendre. Continuellement je sentais le regard ironique de mon pensionnaire